Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

28 | 2018

Varia

L'histoire dans la cité : le métier d'historienne

Entretien avec Pauline Schmitt Pantel (Toulouse, 19 janvier 2018)

Pauline Schmitt Pantel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/8041>

DOI : [10.4000/anabases.8041](https://doi.org/10.4000/anabases.8041)

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 9 novembre 2018

Pagination : 267-300

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Pauline Schmitt Pantel, « L'histoire dans la cité : le métier d'historienne », *Anabases* [En ligne], 28 | 2018, mis en ligne le 09 novembre 2020, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/8041> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.8041>

L'histoire dans la cité : le métier d'historienne

Entretien avec Pauline Schmitt Pantel
(Toulouse, 19 janvier 2018)

Pascal Payen – La table ronde qui nous réunit autour de Pauline Schmitt Pantel prolonge une série d'« entretiens » destinés à être retranscrits et publiés dans *Anabases*. Consacrés à l'œuvre d'historiennes et d'historiens spécialistes de l'Antiquité, sans exclusive de milieu scientifique ou d'école de pensée, ces échanges ont permis d'accueillir Luciano Canfora, Maurice Sartre, Wilfried Nippel, Claude Mossé, Christian Jacob, Claude Calame, Laurent Pernot, François Hartog. L'objet principal de ces discussions était d'amener l'historien à expliciter comment s'était construite « son Antiquité », au milieu d'autres, passées et à venir. Pour atteindre ce but, la voie des livres est la plus sûre. Dans cette brève introduction, je rappellerai quelques titres, en insistant conjointement sur le rôle qu'ont joué les travaux de Pauline Schmitt Pantel dans le champ des recherches en histoire ancienne, en traçant trois directions principales.

Ses premiers grands travaux ont contribué à réorienter notre connaissance de l'Antiquité dans son ensemble, par une vaste étude consacrée aux repas publics dans les cités grecques, institution aux résonances à la fois politiques – ce qui n'a pas manqué de surprendre -, religieuses et culturelles¹, de l'archaïsme à l'époque hellénistique (1992). Un deuxième renouvellement est venu du rôle que Pauline Schmitt Pantel a occupé en introduisant dans le domaine grec les études relatives à l'histoire du genre², tout particulièrement en coordonnant le premier volume

---

¹ *La cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques*, Paris et Rome, Efr, 1992, nle ed. Publications de la Sorbonne, 2011.

² *Aithra et Pandora. Femmes, genre et cité dans la Grèce antique*, Paris, L'Harmattan, 2009.

de l'*Histoire des femmes en Occident* dirigée par Michelle Perrot et Georges Duby (1991)³. Enfin, dans le domaine si controversé de la définition du politique, Pauline Schmitt Pantel a pris le parti de lui associer des éléments tels que les mœurs, les coutumes, les usages, en particulier les manières de se vêtir, de paraître en public, de prendre la parole. Le politique n'est pas réduit aux institutions, aux lois, aux assemblées⁴. Une telle reconfiguration du politique se traduit aussi dans un autre regard posé sur les mythes, la mythologie et la religion (2016)⁵.

Adeline Grand-Clément : Je suis très heureuse de participer à cette table-ronde d'autant que la disposition de la salle fait finalement penser à une grande salle de banquet. Je ne sais pas si vous êtes le cratère dans lequel nous allons puiser, mais c'est un plaisir de pouvoir échanger avec vous sur votre parcours. Il me revient donc de commencer en évoquant votre *paideia* et ma première question portera sur les raisons qui vous ont poussée à faire le choix de l'histoire⁶ ? Et pourquoi avoir fait le choix de l'histoire ancienne ? S'agit-il de lectures, d'un intérêt personnel, d'un contexte particulier ou bien de rencontres ?

Pauline Schmitt Pantel : Merci beaucoup pour cette invitation, qui m'honore. Mon intérêt pour l'histoire a commencé de façon très traditionnelle au collège et au lycée Saint-Just, lycée public de jeunes filles, sur la colline de Fourvière, à Lyon, où cette matière était enseignée par des professeures passionnantes. Je me souviens en particulier de Mademoiselle Jeannot que j'ai eue comme enseignante pendant trois ans et qui, pour moi, était une star. L'intérêt pour les mondes antiques est né à la fois de l'apprentissage des langues anciennes, le latin en 6^e, le grec en 4^e et de la plongée très tôt dans une collection qui s'appelait « Mythes et légendes » que l'on offrait comme prix dans les écoles primaires et secondaires. Je crois que vers l'âge de dix ans, j'ai reçu un « Mythes et légendes » tirés de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Mais cet intérêt s'explique aussi par l'aura mystérieuse qui entourait pour moi le métier d'archéologue. Pour une rédaction en 6^e où l'on nous demandait de décrire notre objet préféré, j'avais fait le choix de mon cartable : je lui promettais une longue vie à mes côtés, dans la poussière des chantiers de fouilles, et je décrivais les outrages du temps qu'il avait subis ainsi que les aventures qui se lisaient dans son cuir devenu tout craquelé. Enfin, toujours à la même époque, j'avais dans

³ Georges DUBY et Michelle PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, tome 1 : *L'Antiquité*, dirigé par Pauline Schmitt Pantel, Paris, Plon, 1991. Édition de poche, Paris, Perrin, 2002.

⁴ *Hommes illustres. Mœurs et politique à Athènes au v^e siècle*, Paris, Aubier, 2009.

⁵ *Une histoire personnelle des mythes grecs*, Paris, P.U.F., 2016.

⁶ Formule empruntée à Pierre Vidal-Naquet. Cf. P. VIDAL-NAQUET, *Le choix de l'histoire*, Arlea, 2004.

une espèce de boîte à trésors une carte postale qui représentait en noir et blanc le Palais Farnèse, à Rome, où mon parrain Georges Laplace, qui était à l'époque paléo-ethnologue et qui était membre de cette honorable maison dans les années 1950⁷, avait percé d'un trou d'aiguille la fenêtre de sa chambre qui était sous les combles du Palais.

Enfin j'avais depuis la 6^e deux grandes amies, Madeleine Rougé et Catherine Pouilloux. Toutes deux habitaient près du lycée, j'allais très souvent chez elles. Dans leurs appartements la porte entr'ouverte d'un bureau laissait apercevoir des étagères, qui croulaient sous les livres et les dossiers. Un jour d'anniversaire, je me souviens que Jean Rougé est sorti de son antre et qu'il m'a donné quelques feuilles jaunies qui traitaient de la religion des marins romains en me disant de façon mystérieuse que c'était un « tiré à part ». Et il a écrit sur la première page : « à une future collègue ». Il était, ce que j'ignorais alors, professeur d'histoire romaine à l'université de Lyon. Un peu plus tard, comme j'écoutais, absolument fascinée, les récits de fouilles en Grèce et à Chypre de l'équipe de Jean Pouilloux, ce dernier me fit la promesse de m'emmener un jour là-bas si je faisais des études de lettres classiques. Jean Pouilloux était professeur de grec à l'université de Lyon.

Dans les années 1960, quand on sortait du baccalauréat et qu'on voulait faire des études littéraires, on entrait en hypokhâgne, ce que j'ai fait au lycée Édouard Herriot de Lyon. Cette année-là, j'ai certainement appris pas mal de latin et de grec, mais l'histoire était enseignée de façon répulsive. Aussi, une fois l'année de propédeutique obtenue, j'ai décidé de m'engager dans de vraies études d'histoire et de géographie à l'université de Lyon, tout en suivant des cours de grec et d'archéologie en faculté de lettres. Une seule cour séparait les deux facultés et beaucoup d'étudiants faisaient ainsi la navette. La faculté d'histoire et géographie et la faculté de lettres étaient dans les années 1960 à Lyon des repaires de professeurs fabuleux. Pas seulement en histoire ancienne. J'ai découvert l'histoire économique avec Pierre Léon qui faisait entrer dans des plans en trois parties toutes les économies du monde. En géographie aux côtés du célèbre et intimidant Maurice Le Lannou, un géographe humaniste, Maurice Allefresde, nous initiait à la fois à la climatologie et à la géographie humaine tout en nous faisant visiter la raffinerie de pétrole de Feyzin. En histoire du Moyen Âge, à côté des deux professeurs en titre René Fédou et Marcel Pacaut, un jeune viking, Jacques Rossiaud, nous chantait l'histoire des Carolingiens. En histoire romaine, Jean Rougé et Marcel Leglay se partageaient les cours. Et, en histoire grecque, Pierre Vidal-Naquet régnait sur tous les enseignements : histoire grecque classique (le programme du certificat), histoire hellénistique (le programme des concours était : la mer à l'époque hellénistique), et version grecque. La rencontre avec

---

⁷ Georges Laplace fut membre de l'École française de Rome de 1956 à 1958.

Pierre Vidal-Naquet a été le choc de cette année 1965-1966. L'enseignement de Pierre Vidal-Naquet ne ressemblait à aucun autre. Il venait de terminer *Clisthène l'athénien*, livre écrit avec Pierre Lévêque, et nous étions ses cobayes⁸. De très mauvais cobayes, parce que nous ignorions tout de l'histoire grecque, ce qui était encore excusable au début de l'année, mais nous ignorions aussi les grands enjeux et les affrontements des écoles historiques, et nous étions assez peu politisés. Cela mettait Pierre Vidal-Naquet en colère. Le moment le plus difficile était les cours de version grecque où nous étions seulement une dizaine autour de lui : nous avions chaque semaine un texte à traduire et à commenter, et dans ce cadre restreint Pierre Vidal-Naquet voyait aisément nos erreurs et nos insuffisances. Avec Maurice Sartre et d'autres, nous avons pendant une année attiré le blâme et l'ironie de Pierre Vidal-Naquet. Dure épreuve.

En quelques mois, s'est construit pour moi un cadre de compréhension du monde grec qui est resté efficace pendant toute ma vie d'enseignante et de chercheuse. Les cours de Pierre Vidal-Naquet donnaient une vision générale de l'histoire grecque tout à fait enthousiasmante pour de jeunes esprits, et les séances sur les textes nous apprenaient une méthode de lecture et d'interprétation des documents à la fois érudite et aussi très ouverte aux interrogations de toute nature. La démarche était celle que Pierre Vidal-Naquet a nommée un peu plus tard « établir les rapports », i.e. établir les rapports entre une institution et une pratique rituelle, entre un texte tragique et une loi, entre une histoire racontée (un mythe) et un épisode historique de la vie des cités, etc. Pierre Vidal-Naquet préparait alors un article général sur la civilisation grecque qui est paru dans l'*Encyclopedia Universalis*, texte très éclairant pour qui veut comprendre l'influence des études anthropologiques sur le panorama neuf qu'il proposait⁹, et il s'interrogeait aussi sur le droit à la comparaison entre les sociétés décrites par les ethnologues et le monde grec. Le conseil qu'il nous donnait alors était de lire des monographies issues d'enquêtes de terrain, entre autres *Les Nuer*, d'E. E. Evans-Pritchard et *La Mort Sara* de Robert Jaulin, sur l'initiation au Tchad¹⁰. Il nous avait tous convaincus que l'étude des sociétés étudiées par les anthropologues pouvait nous aider à comprendre les structures et certaines pratiques du monde grec.

À l'enseignement de Pierre Vidal-Naquet s'ajoutait le séminaire qui rassemblait une fois par semaine, le jeudi soir, les épigraphistes autour de Jean Pouilloux et

⁸ Pierre LÉVÊQUE et Pierre VIDAL-NAQUET, *Clisthène l'Athénien. Sur la représentation de l'espace et du temps en Grèce de la fin du VI^e siècle à la mort de Platon*, Besançon, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1964.

⁹ Pierre VIDAL-NAQUET, « Une civilisation de la parole politique », *Encyclopedia Universalis* (t. VII), Paris 1970, p.1009-1018. Repris dans Pierre VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir*, Paris, La Découverte, 1981, p. 21-35.

¹⁰ E. E. EVANS-PRITCHARD, *Les Nuer*, Paris, 1968 et Robert JAULIN, *La Mort Sara*, Paris, 1967.

auxquels Pierre Vidal-Naquet assistait. Nous, les étudiants, nous étions assis dans la salle à l'arrière et nous écoutions les chercheurs s'entraider pour mieux comprendre un texte, s'affronter parfois sur l'interprétation à en donner, partir très loin de l'inscription dans des excursus historiographiques ou philologiques. Un perpétuel débat, fascinant.

À cette époque-là, les structures des facs de lettres permettaient le décloisonnement entre les disciplines. Tout en faisant un cursus d'histoire et de géographie, je suivais en même temps un cours de littérature grecque avec Jeanne Roux qui portait sur *Les Bacchantes* d'Euripide¹¹, un cours d'archéologie de Georges Roux, qui peaufinait à l'époque son livre sur Delphes¹² et qui écrivait aussi une synthèse sur la religion grecque. Ainsi pour moi, le déchiffrement des inscriptions était tout aussi important que l'interprétation des textes littéraires, et l'approche archéologique faisait partie de la formation de l'historien.

Une circonstance imprévue a décidé de l'orientation de mon premier travail de recherches. Pierre Vidal-Naquet a été élu directeur d'études à l'EPHE 6^e section à Paris en 1966. Il nous l'a annoncé lors d'un cours de version grecque, nous ne partagions pas du tout sa joie et nous lui fîmes le reproche de nous laisser tomber. Cette « école » était pour nous un lieu totalement inconnu, nous pensions qu'il fallait avant tout enseigner à l'université. Pendant les années suivantes, aucun professeur d'histoire grecque ne fut nommé à Lyon. J'ai donc fait mon mémoire de maîtrise (à l'époque cela s'appelait un diplôme) avec Jean Pouilloux sur le corpus d'inscriptions d'époque hellénistique de la cité de Magnésie du Méandre et la notion d'asylie. Il était beaucoup question des fêtes instituées en l'honneur d'Artémis Leucophryéné. Après quoi j'ai passé l'agrégation d'histoire et géographie en 1969. J'aurais bien voulu continuer en thèse avec Jean Pouilloux mais comme, pour des raisons familiales, je me suis installée à Paris, Jean Pouilloux m'a adressée à Louis Robert, son maître, qui était alors professeur au Collège de France.

Entre-temps j'ai eu une autre chance : Jean Pouilloux s'est souvenu de la promesse qu'il m'avait faite jadis et pendant trois années j'ai pu participer, avec toute l'équipe de l'Institut Fernand Courby de Lyon, aux fouilles de Salamine de Chypre. En attendant de trouver le palais d'Évagoras, Georges Roux fouillait une basilique proto-byzantine et Jean Pouilloux des quartiers de maisons archaïques. C'est là que j'ai appris le travail de terrain, aux côtés de Marguerite Yon, Bruno Helly et d'autres archéologues, le catalogage aussi, que j'ai découvert la vie d'équipe et l'hospitalité chypriote. Ces semaines passées au fond d'un carré à tamiser la terre, à laver les tessons, puis de retour à l'apothèque à inscrire une cote sur chacun d'eux, à le recouvrir d'une couche de vernis à ongle transparent, à tracer des colonnes dans de grands cahiers noirs puis à dresser le catalogue des dizaines

---

¹¹ Jeanne Roux, *Euripide, Les Bacchantes*, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

¹² Georges Roux, *Delphes, son oracle et ses dieux*, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

de tessons, à photographier la moindre forme, à prêter attention à tous les restes les plus modestes de la vie matérielle – les petits chevaux archaïques et parfois leurs cavaliers étaient le summum des trouvailles –, cet apprentissage du métier d'archéologue m'a énormément plu. J'aurais voulu pouvoir le poursuivre, mais à l'époque il était difficile pour une femme d'entrer à l'École française d'Athènes et j'avais un métier, celui d'enseignante, et je suis donc devenu enseignante.

Le contact avec les fouilles, que j'ai poursuivi quelques années après en Italie du Sud à Eboli puis à Moio della Civitella avec l'équipe d'Alain Schnapp, m'a permis d'intégrer la dimension matérielle de la vie quotidienne dans mes cours et ma recherche d'historienne. J'ai aussi appris, en particulier avec les archéologues-historiens de « l'université l'Orientale » de Naples comme Bruno D'Agostino, Patrizia Gastaldi, Emmanuelle Greco, Angela Pontrandolfo, et plus largement les collaborateurs de la revue *Dialoghi di Archeologia*, que les méthodes d'interprétation en archéologie étaient en pleine transformation, que l'on pouvait être archéologue et en même temps marxiste (ce qui était aussi important pour notre génération) et que la fouille d'une nécropole pouvait changer notre interprétation d'une société. Y compris pour l'histoire des femmes ! C'était un enrichissement intellectuel important que ce moment de contact avec les jeunes archéologues de la région de Naples et de Salerne.

Enfin, avant de clore ce chapitre de la formation, je voudrais rappeler le contexte politique de la fin des années soixante. Pierre Vidal-Naquet avait été suspendu de son enseignement à l'université de Caen à l'automne 1960, puis après un passage à l'université de Lille il avait été détaché au CNRS avant d'être nommé à l'université de Lyon à l'automne 1964. Il faisait partie du groupe d'intellectuels qui pendant la guerre d'Algérie avait dénoncé « la torture dans la République »¹³, il était l'auteur de *L'Affaire Audin*¹⁴. Pierre Vidal-Naquet ne parlait pas du tout dans ses cours de son engagement militant mais nous tous, les étudiants, nous savions qu'il faisait encore l'objet de poursuites, en particulier à la suite de l'affaire du réseau Jeanson et du *Manifeste des 121*¹⁵ qu'il avait signé. Nous guettions donc ses prises de position sur la vie politique, et à l'époque il était sûr que nous admirions encore plus le citoyen engagé que l'historien. Dans ces années-là, le mouvement étudiant était tourné vers la contestation de la guerre du Vietnam et aussi vers des revendications beaucoup plus prosaïques comme le dépoussiérage de l'université. C'est ce que nous avons essayé de faire ensuite en 1968.

¹³ Pierre VIDAL-NAQUET, *Torture : Cancer of Democracy*, Penguin Books, Harmondsworth, 1963. Traduction française : *La Torture dans la République*, Paris, Les Editions de Minuit, 1972.

¹⁴ Pierre VIDAL-NAQUET, *L'Affaire Audin*, Paris, Les Editions de Minuit, 1958.

¹⁵ Le *Manifeste des 121*, titré « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie », est signé par des intellectuels, universitaires, artistes, et publié le 6 septembre 1960 dans le magazine *Vérité-Liberté*.

Adeline Grand-Clément : J'ai deux autres questions. La première concerne le fait que vous ayez aussi été enseignante en lycée. Que vous ont apporté ces années-là, le contact avec les lycéens ? Par ailleurs, un certain nombre de noms ont été cités (on a vu l'importance de Pierre Vidal-Naquet et de Jean Pouilloux, remerciés en premier dans la préface de *La Cité au banquet*, le livre issu de votre thèse), mais d'autres noms apparaissent, à divers stades de votre *paideia* dites-vous. Je les mentionne seulement, parce que nous reviendrons à eux sans doute plus loin dans la discussion : Claude Mossé, Oswyn Murray, Louis Robert, Jean-Pierre Vernant, Édouard Will. Ce ne sont que de grands noms.

Pauline Schmitt Pantel : Le contact avec les collégiens et lycéens dura deux ans seulement. En septembre 1969, j'ai été nommée au lycée Simone Weil à Saint-Étienne. C'était alors un collège et un lycée de filles. L'administration m'a confié des classes de quatre niveaux différents et parmi elles des classes dites d'intégration. Des élèves qui venaient du certificat d'études rentraient au niveau du collège en 4^e et 3^e et elles étaient considérées comme n'ayant pas tout à fait le niveau requis. C'était inexact, il fallait juste avoir une pédagogie adaptée, et moi qui n'avais en tout et pour tout comme formation pédagogique qu'un stage qui avait consisté à m'asseoir au fond d'une classe pour écouter le cours du professeur d'histoire-géographie pendant trois semaines, j'ai beaucoup travaillé et beaucoup appris. Ma deuxième année d'enseignement a eu pour cadre le lycée Jean-Baptiste Corot à Savigny-sur-Orge, un très beau lycée dans un parc, où j'ai enseigné l'histoire et la géographie aux trois autres niveaux du cursus. J'ai donc fait en deux ans tous les programmes du collège et du lycée, de la 6^e à la terminale, ce qui était une bonne formation d'histoire générale. Au lycée les élèves de terminale étaient politisés. Plusieurs manifestations ont eu lieu dans l'année scolaire en solidarité avec les prisonniers politiques, en particulier des militants maoïstes (Alain Geismar, arrêté en juin 1970, a été condamné le 10 octobre 1970 à 18 mois de prison) et plus largement contre la loi anti casseurs (promulguée le 8 juin 1970). Nous arpentions les rues très calmes de Savigny-sur-Orge et je perfectionnais ma formation politique grâce à mes collègues philosophes.

Quand je suis arrivée à Paris, j'étais donc professeur dans le secondaire, et je n'avais pas le temps de suivre les séminaires qui se tenaient dans la journée à Paris (y compris celui de Pierre Vidal-Naquet). Le lundi soir à l'EPHE Sciences des religions, Jean-Pierre Vernant faisait un séminaire, je l'ai suivi dès la rentrée 1970. Jean-Pierre Vernant travaillait alors sur la catégorie de la *mêtis*, de l'intelligence rusée. J'ignorais tout de la lecture structurale des mythes qu'il proposait. Assise au fond de la salle et ne connaissant personne, j'ai écouté et petit à petit mieux compris les méandres de sa pensée. J'en garde un souvenir ébloui. A son séminaire, un soir où Walter Burkert faisait une conférence sur le sacrifice sanglant, je revis Pierre Vidal-Naquet, qui peu après me proposa de candidater à un poste d'assistante

en histoire ancienne à Paris 7-Jussieu. À l'époque on devenait assistante sans avoir jamais rien écrit sinon un mémoire de maîtrise. Il fallait absolument que je commence un travail de recherche. J'ai donc ressorti la lettre d'introduction de Jean Pouilloux à Louis Robert et je suis allée voir ce dernier. En y réfléchissant à présent, je me dis que j'aurais pu demander à Pierre Vidal-Naquet, ou même à Jean-Pierre Vernant que je connaissais déjà un peu, de travailler avec eux. Mais cela ne m'est pas du tout venu à l'esprit parce que je pensais ne pas avoir les bases méthodologiques et conceptuelles suffisantes pour suivre les voies qu'ils proposaient. J'étais plus à l'aise avec l'approche tranquille de l'épigraphie. J'ai donc demandé à Louis Robert des conseils pour définir un sujet de thèse. Jeanne et Louis Robert m'ont reçue chez eux, avenue du parc Montsouris, et ils ont sorti un paquet de fiches de leur meuble à tiroirs multiples qui renfermait le savoir de quarante ans de lecture des inscriptions. Louis Robert m'a tendu des fiches concernant les repas publics dans les cités grecques à l'époque hellénistique, en me disant : c'est un sujet que nous (Jeanne et lui) n'aurons pas le temps de traiter, vous pouvez en faire votre sujet de thèse. C'est donc un sujet dont j'ai hérité ! Je devais dresser le corpus des inscriptions concernant les repas publics, puis dégager une analyse de la société des cités hellénistiques. La perspective de cette histoire ne me déplaisait pas, je connaissais un peu le monde hellénistique et les inscriptions par mon travail de mémoire de maîtrise, et j'allais trouver dans ces textes une voie différente pour étudier et peut-être comprendre le système civique et même, mais, à l'époque je ne m'en doutais pas, le politique.

La méthode de travail au début des années soixante-dix était à des années-lumière de ce que pratiquent les jeunes chercheurs et chercheuses aujourd'hui. J'ai passé des heures dans la bibliothèque exigüe de la IV^e section de l'École des hautes études, au milieu des corpus d'inscriptions. Je lisais systématiquement tous les recueils des cités les uns après les autres, puis je transcrivais à la main la totalité de l'inscription traitant d'un banquet. Louis Robert nous interdisait de photocopier les textes. Et il n'y avait ni base de données ni index à cette époque ! Louis Robert passait régulièrement dans la pièce et regardait ce que nous (je n'étais pas la seule à travailler ainsi) trouvions, l'air satisfait quand nous avions enfin mis la main sur une inscription importante qu'il connaissait depuis longtemps. C'était un travail de fourmi mais à l'époque je ne trouvais cela ni ennuyeux ni inutile, sans doute parce qu'à côté, à l'université et à la maison, j'avais des occupations très variées. L'interprétation de ces textes, leur mise en contexte, leur apport pour l'histoire hellénistique étaient grandement facilités par les deux cours de Louis Robert que je suivais scrupuleusement. Vous voulez que je vous dise quelques mots du séminaire de Louis Robert ?

Pascal Payen : Oui, c'est une atmosphère que nous avons tous, jeunes et moins jeunes, envie de connaître !

Pauline Schmitt Pantel : Louis Robert faisait deux enseignements : un cours au Collège de France et un séminaire à l'EPHE IV^e section.

Le cours au Collège de France avait lieu le lundi après-midi. Il ne se donnait pas dans un grand amphi, comme aujourd'hui l'amphi Marguerite de Navarre, où on peut se prélasser dans des fauteuils confortables mais dans une petite pièce basse de plafond : les savants chevronnés étaient autour de la table et les doctorants assis derrière. Louis Robert parlait deux heures de rang sans presque s'interrompre ni interroger l'auditoire. Il venait de terminer la nouvelle édition des *Villes d'Asie Mineure* et il nous racontait son Asie Mineure¹⁶. On sortait la tête pleine de paysages, de chevauchées à dos de mulet, d'inscriptions découvertes de manière fortuite, réemployées dans des bâtiments divers, bref d'un flot d'histoires d'épigraphiste-explorateur, en compagnie de Jeanne Robert naturellement. On entendait aussi des jugements sévères sur l'incompétence en épigraphie de bien des savants contemporains.

Le séminaire du mardi matin était source d'angoisse. Le maître avait indiqué l'inscription à étudier la semaine précédente, et d'entrée de jeu il interrogeait l'un d'entre nous pour la lecture et la traduction. Heureusement un certain nombre de pères érudits qui n'étaient plus en habits ecclésiastiques nous sauvaient, ils avaient eu le temps et la compétence de bien préparer le texte. C'est dans ce cadre que Louis Robert nous inculquait sa méthode de mise en parallèle des textes et nous faisait profiter de sa connaissance sans faille des institutions et de l'histoire des cités hellénistiques.

Pendant ces années où j'étudiais le corpus des inscriptions, je travaillais très seule en fait sur mon sujet de thèse. Je ne parlais pas de ce que je faisais avec les amis que je rencontrais dans les séminaires de Jean-Pierre Vernant, de Pierre Vidal-Naquet ou de Claude Mossé. Je vivais un peu dans deux mondes séparés.

Lorsque j'ai eu terminé l'exploitation du corpus des inscriptions, j'ai rédigé une synthèse sur les repas publics dans les cités hellénistiques, je l'ai montrée à Louis Robert qui l'a lue attentivement, l'a annotée et corrigée. J'ai présenté ce travail pour être inscrite sur la liste d'aptitude à la fonction de maître-assistant en 1975. Louis Robert estimait que j'avais terminé cette étape de la recherche. Mais entre-temps mon intérêt pour la commensalité s'était élargi et j'avais envie de voir d'où venait cette pratique et comment elle était traitée dans d'autres sources que les inscriptions. Ce qui m'amenait à me poser cette question était pour une part le travail de recherches en commun que je menais au sein du Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes, dit centre Louis Gernet, et pour une

---

¹⁶ Louis ROBERT, *Villes d'Asie Mineure*, Paris 1935, nle ed. 1970. Louis ROBERT, *A travers l'Asie Mineure, Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris, 1980.

autre part mon insertion dans un département d'histoire très inventif à Paris 7. Cet élargissement n'intéressait pas Louis Robert. Je connaissais bien l'œuvre d'Edouard Will (et aussi la personne, car nous avions des attaches cévenoles communes) et j'ai pensé à lui comme directeur de thèse. Mais mon sujet n'était pas proche de ses préoccupations d'alors. Jean Pouilloux accepta d'encadrer ce qui devenait alors un sujet de thèse d'état. La manière dont j'ai bâti *La cité au banquet* s'explique par la complémentarité de mes formations.

Pascal Payen : Nous abordons là un dossier important que l'on peut ramener, au moins dans un premier temps, à cette question : que faut-il entendre, selon vous, par anthropologie historique ? Est-ce une expression dans laquelle vous reconnaissez votre propre pratique, votre travail ? L'anthropologie historique est-elle quelque chose qui a évolué, changé depuis les années 1960 ? Dans quel registre ? Au total, quel sens lui donnez-vous encore maintenant ? Est-ce un débat qui mérite d'être abordé ou au contraire est-il dépassé ?

Pauline Schmitt Pantel : La démarche de l'anthropologie historique n'est pas dépassée. Mais les débats autour de cette démarche sont beaucoup moins vifs que dans les années 80-90. Ma définition de l'anthropologie historique, j'ai eu l'occasion de l'écrire¹⁷, est celle que donne André Burguière. Il la définit comme une démarche. « L'anthropologie historique n'a pas de domaine propre... Elle est avant tout un effort pour relier l'évolution d'une institution, d'un type de consommation, d'une technique, à sa résonance sociale et aux comportements qu'elle a engendrés. Elle est donc une démarche de totalisation, ou plutôt de mise en relation des différents niveaux de la réalité. »¹⁸

Avant de m'engager dans cette voie, j'ai eu la chance étant à Paris de pouvoir réaliser ce que nos maîtres historiens nous conseillaient alors : acquérir une formation en anthropologie. Dans ce début des années 1970 nous a été offert, à nous doctorants, un cycle de cours intitulé « Formation à la recherche en anthropologie » à l'EPHE 6^e section. Nous avons ainsi acquis une connaissance des méthodes des différents champs de l'anthropologie : anthropologie religieuse,

¹⁷ Pauline SCHMITT PANTEL, « Les mœurs des Grecs : histoire, anthropologie et politique », dans Pascal PAYEN, Evelyne SCHEID-TISSINIER (éd.), *Anthropologie de l'Antiquité. Anciens objets, nouvelles approches*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 121-142.

¹⁸ A. BURGUIÈRE, « L'anthropologie historique », in J. LE GOFF et alii, *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz, 1978, p.37-61. A. BURGUIÈRE, « Anthropologie historique », in *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, PUF, 1984, p.52-60. Voir aussi l'article « Histoire et Anthropologie », *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991. M. GODELIER, « Anthropologie », sous la direction de S. MESURE et P. SAVIDAN, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, 2006.

économique, politique, de la parenté, tant exotique qu'européenne, l'ethnologie rurale était alors en plein essor. Cette formation m'a permis d'acquérir une certaine familiarité avec des thèmes et des problématiques d'un autre champ des sciences sociales, familiarité longtemps entretenue par la lecture des nombreuses synthèses qui paraissaient alors. C'est de cette époque que datent de solides amitiés avec des anthropologues, en particulier avec Daniel Fabre et Claudine Vassas et leur groupe de recherches toulousain.

Pour revenir à l'anthropologie historique, j'enseignais cette nouvelle manière de faire l'histoire dans des cours de méthodologie historique aux étudiants de Paris 7 et j'ai donc été amenée à lire beaucoup de travaux d'historiens d'autres époques que l'Antiquité. Cela m'a aidée à comprendre comment on pouvait écrire l'histoire des jeunes, l'histoire des femmes, l'histoire du don, l'histoire du corps, l'histoire de l'alimentation, l'histoire de la mort, tous les grands thèmes des historiens de cette époque. J'ai eu alors envie d'explorer ces domaines dans le monde grec et j'ai ainsi pendant des années fait un cours à Paris 7 qui s'est appelé « histoire des mœurs en Grèce ancienne ». A cette époque, au début des années 1970, la contribution des historiens de l'Antiquité était parfois sollicitée par les historiens d'époque moderne et contemporaine qui dirigeaient de vastes synthèses, comme l'histoire de l'alimentation de Jean-Louis Flandrin. Les premières synthèses pour le monde antique d'histoire anthropologique ont été publiées dans les années quatre-vingt-dix sur les banquets, le don, la chasse, la parenté, et l'anthropologie des images.

Pascal Payen : Pourtant Pierre Vidal-Naquet avait déjà écrit, dans les années 1970, quelques grands textes où il mettait à contribution l'anthropologie historique.

Pauline Schmitt Pantel : Oui, Pierre Vidal-Naquet, dans des textes comme « L'enfant grec, le cru et le cuit, » intégrait les apports de l'anthropologie, et en particulier de l'analyse structurale des mythes, à l'histoire ancienne.¹⁹ Mais les thèmes d'anthropologie historique, tels que les développaient les historiens, ne passionnaient pas Pierre Vidal-Naquet. Par exemple, il ne trouvait pas intéressant mon thème de recherche sur les banquets.

Pascal Payen : Quelle était la source de son désintérêt ?

Pauline Schmitt Pantel : Je peux difficilement répondre pour lui. Peut-être parce que c'étaient des thèmes trop généraux d'histoire alors que ce qui

---

¹⁹ Pierre VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir*, Paris, Maspero, 1981 : ce livre reprend des articles parus dès 1968.

l'intéressait lui, au début des années soixante-dix, c'était d'appliquer la méthode structurale des anthropologues à sa lecture des textes de l'Antiquité pour y retrouver des structures comparables. Il a ainsi écrit des pages mémorables sur l'initiation, le problème des autres dans la cité, l'altérité, les esclaves, les non-citoyens... Je suis d'accord avec vous sur le fait que Pierre Vidal-Naquet a fait entrer le regard de l'anthropologue dans les études classiques, M. Detienne et J.-P. Vernant aussi d'ailleurs.²⁰ Mais pour moi, « l'anthropologie historique » est aussi une démarche qu'ont suivie les historiens pour mettre en avant de nombreux thèmes qui n'étaient pas ceux de l'histoire événementielle, qui n'étaient pas ceux de l'histoire bataille et, pour le monde antique, qui avaient été laissés entre les mains des « antiquaires » comme l'écrivait A. Momigliano. Prendre ces thèmes et en faire de véritables objets d'histoire, qui entrecroisent les champs historiques et s'inscrivent dans le temps, était l'ambition de ma génération. L'histoire des repas publics dans les cités grecques a été ma manière de tenter cette nouvelle histoire. Et l'éclairage que j'ai voulu donner sur la part prise par les mœurs dans la construction de l'image de l'homme politique athénien en est une suite logique.

Pascal Payen : Comment se situer par rapport à l'anthropologie historique telle que la conçoit Jean-Pierre Vernant ? Dans un article de synthèse pour définir cette discipline à deux têtes, paru dans la revue *Mètis* en 1989, il dresse le bilan de ce que pouvait être l'anthropologie historique selon lui et il disait ceci : il s'agit de travaux qui étudient « les grands cadres de l'expérience : organisation de l'espace, organisation du temps ou des temporalités, formes diverses de l'intelligence, en bref il s'agit de reconstituer le cadre mental de l'homme ». Par rapport à cette conception qui est différente de celle de Pierre Vidal-Naquet, comment situez-vous le débat ?

Pauline Schmitt Pantel : Je pense que dans cet article de synthèse de la revue *Mètis*, comme dans le choix fait vingt ans plus tôt du titre du recueil d'articles de Louis Gernet : *Anthropologie de la Grèce antique*²¹, Jean-Pierre Vernant met l'accent sur un domaine d'études plus que sur une méthode de recherche. Un domaine d'études : le système des représentations et des pratiques qui concerne « l'homme » est alors au cœur du projet. C'est aussi ce qui l'intéresse quand il édite le livre sur *l'homme grec*.²²

²⁰ Pauline SCHMITT PANTEL, « Jean-Pierre Vernant (1914-2007) et Pierre Vidal-Naquet (1930-2006) et l'histoire anthropologique », in Ana IRIARTE et Laura Sancho ROCHER (ed.), *Los Antiguos Griegos desde el observatorio de Paris, Mediterranea* n°15, 2010, p. 45-64.

²¹ Louis GERNET, *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris, Maspero, 1968.

²² Jean-Pierre VERNANT (dir.), *L'homme grec*, Paris, Seuil, 1993.

Adeline Grand-Clément : Je voudrais revenir sur un point. C'est en 1964 qu'est fondé le centre Louis Gernet. Avez-vous eu conscience, quand vous avez commencé à entrer dans le système universitaire, qu'il y avait là quelque chose de neuf ? Parce qu'on sait que, de l'extérieur, cela a été appelé « l'école de Paris » et vu comme un lieu important. Mais avez-vous eu conscience alors d'entrer dans un monde à part ?

Pauline Schmitt Pantel : Oui et non. J'avais conscience d'entrer dans un monde à part, dans la mesure où il y avait un lieu – rue Monsieur le Prince – où se retrouvaient tous nos maîtres, Claude Mossé, Marcel Detienne, Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet. Beaucoup de séminaires se tenaient là et cela constituait un milieu intellectuel. Que ce milieu s'appelle le « Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes » ou pas, nous était un petit peu égal à vrai dire. C'était le lieu où l'on pouvait discuter entre jeunes chercheurs de la même génération.²³ Nous étions tous doctorants à l'époque, pour la plupart nous avions aussi la grande chance d'être assistants et nous nous retrouvions très fréquemment pour confronter nos idées, pour travailler ensemble dans la bibliothèque (un espace très réduit). Nous avons pu très vite participer, en auditeurs ou en auteurs, à toutes les entreprises d'histoire comparée qui ont donné lieu à ces livres : *Problèmes de la terre*, *Problèmes de la guerre*, puis *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*.²⁴ Nous faisons la connaissance d'historiens et hellénistes venus d'ailleurs comme Moses Finley, Ettore Lepore, Arnaldo Momigliano, puis Claude Bérard, Claude Calame, Sally Humphreys, Oswyn Murray, Charles Segal, Anthony Snodgrass, Froma Zeitlin, qui participaient aux recherches du Centre L. Gernet, et c'était vraiment passionnant. Mais ce qu'on a appelé de l'extérieur « l'école de Paris » n'a jamais pour nous formé une entité fermée et close. Nous n'avions pas ce sentiment.

Catherine Valenti : Je souhaiterais aborder maintenant avec vous, si vous le voulez bien, la question du genre et des rapports entre genre et engagement. Et si nous avons le temps, également, la question du métier d'historienne. Comme Pascal Payen l'a rappelé dans son introduction, même si vous n'avez pas seulement travaillé sur le genre, disons que l'histoire des femmes et du genre est néanmoins

²³ Louise Bruit Zaidman, Françoise Frontisi, Stella Georgoudi, Laurence Kahn, Nicole Loraux, Zoe Petre, Evelyne Scheid-Tissinier, Annie Schnapp Gourbeillon, Jean-Louis Durand, Pierre Ellinger, François Hartog, François Lissarrague, François de Polignac, John Scheid, Alain Schnapp, Jesper Svenbro..

²⁴ Jean-Pierre VERNANT (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, Mouton, 1968. Moses I. FINLEY (sous la direction de), *Problèmes de la terre en Grèce ancienne*, Paris, Mouton, 1973. Gherardo GNOLI et Jean-Pierre VERNANT, *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1982.

l'un de vos centres d'intérêts depuis le début des années 1970, depuis le cours qui a été ouvert à Paris 7 avec Michelle Perrot et s'intitulait « Les femmes ont-elles une histoire ? ». Pourriez-vous revenir sur cette période des débuts de l'histoire des femmes (puisque à l'époque on ne parlait pas encore d'histoire du genre) et des liens entre cette histoire des femmes et le mouvement féministe à l'époque ? Et pour grouper peut-être deux questions en une : diriez-vous que l'histoire du genre aujourd'hui est encore une histoire engagée ? Je pense à votre ouvrage *Aithra et Pandora. Femmes, genre et cité dans la Grèce antique*, paru en 2009 qui est en fait un recueil de contributions qui s'étalent en gros sur une trentaine d'années, paru dans « la bibliothèque du féminisme », chez L'Harmattan. Dans une conférence en 2009 vous avez évoqué cet ouvrage et vous avez dit, je cite : « ces pages relèvent de mon point de vue d'une démarche dont n'est pas absent l'engagement dans le temps présent ». Pourriez-vous aussi nous parler de ces liens entre histoire du genre et engagement ?

Pauline Schmitt Pantel : Il faut d'abord dire que la génération qui m'a précédée et qui nous a précédés était une vraie génération engagée : par son entrée en résistance contre le régime fasciste, puis par sa contestation des régimes totalitaires, par son adhésion aussi à la lutte d'indépendance des peuples colonisés. Marc Bloch, Madeleine Reberieux, Germaine Tillon, Jean-Pierre Vernant, Robert Bonnaud, Pierre Vidal-Naquet, étaient des gens engagés. Il n'y a pas de commune mesure pour moi entre cet engagement-là, qui a mis leur vie souvent en danger, et le fait de ne pas être complètement indifférente aux évolutions sociales et politiques du moment. Il y a quand même des degrés dans l'engagement.

Cela étant dit, oui, mon intérêt pour l'histoire des femmes est né d'une prise de conscience en tant que citoyenne. Je l'ai rappelé ailleurs dans la conférence dont vous parlez.²⁵ Quand je suis arrivée à Paris au début des années 1970, c'était le début d'un grand moment pour les luttes des femmes. Et j'ai assez vite plongé dans le mouvement féministe par plusieurs biais. D'une part par le travail militant de base d'une nouvelle adhérente au parti socialiste. Après le congrès d'Épinay, je suis entrée au parti socialiste, mais très rapidement j'ai été surprise du caractère machiste de la section parisienne du XIII^e arrondissement, à laquelle appartenaient des gens qui ont fait ensuite une carrière politique. Aussi, en compagnie de quelques autres jeunes femmes, nous avons tenté de susciter une réflexion sur l'égalité entre les sexes et les droits des femmes à l'intérieur du parti. J'ai ensuite travaillé avec Yvette Roudy. L'autre biais était ma participation à la création d'un cours à Paris 7 sur l'histoire des femmes.

---

²⁵ Pauline SCHMITT PANTEL, Cycle de conférences filmées « Quarante ans de recherches sur les femmes, le sexe et le genre », Institut Emilie du Châtelet, 12/12/2009. Distribution : Centre audiovisuel Simone de Beauvoir.

J'ai eu un poste d'assistante d'histoire grecque à Paris 7 à l'automne 1971. À ce moment-là l'unité d'enseignement et de recherches d'histoire de Paris 7 venait juste de se créer. C'était un laboratoire absolument formidable d'idées, d'expériences pédagogiques, dans un climat d'ébullition politique très favorable, j'en reparlerai. Au sein du groupe des historiens de Paris 7 s'est imposée tout de suite l'idée de faire des cours transversaux : nous étions contre le quadripartisme traditionnel et il fallait donc trouver des thèmes que l'on puisse traiter dans les quatre périodes de l'histoire. J'ai participé à deux de ces cours : l'histoire des marginaux et l'histoire des femmes. Michelle Perrot en 1973 nous a proposé, à Fabienne Bock et à moi, de créer un cours dont le thème était : « Les femmes ont-elles une histoire ? ». Nous étions dans une réunion d'historiens, elle s'est retournée vers nous deux qui étions jeunes assistantes en nous demandant si nous étions partantes.²⁶ Avec Michelle Perrot, nous étions toujours partantes : elle avait une aura extraordinaire et nous avons formé ce groupe d'enseignantes sans savoir du tout à quoi nous nous exposions. Ce cours a vraiment répondu à une demande sociale, je le dis aujourd'hui et cela peut avoir l'air prétentieux, mais dans la rue on militait pour le droit à l'avortement, le droit à la parentalité (des droits qui ont été acquis dans ces années 1970) et nos amies féministes comme nos étudiantes nous demandaient ce que nous faisions en histoire. D'où la création de ce cours sur l'histoire des femmes à l'époque moderne et contemporaine. Comme il n'y avait aucune synthèse publiée sur ce thème, il fallait fabriquer nos documents de réflexion d'une semaine sur l'autre. Nous lisions par exemple *Le Harem et les cousins* de Germaine Tillion une semaine, *La Cause des femmes* de Gisèle Halimi la semaine suivante. Nous avons alors eu l'idée de demander à nos collègues historiens de venir parler des femmes dans leur domaine de recherches. Nous avons alors assisté à un certain nombre de cours magistraux – nous étions dans un amphithéâtre de Jussieu, qui était bondé, les gens étaient assis par terre – avec des séances assez rocambolesques parce que nos chers amis historiens n'avaient jamais vraiment réfléchi au statut des femmes. Michelle Perrot a évoqué tout cela. Le constat fut rapide : il fallait écrire nous-mêmes l'histoire des femmes, et toute une période extrêmement fructueuse a commencé où de jeunes chercheuses et chercheurs, spécialistes surtout d'histoire moderne et contemporaine, sont allés dans les archives et ont commencé à travailler vraiment sur cette histoire. En même temps, au sein de Paris 7, s'est formé un groupe de recherche pluridisciplinaire, de chercheuses de sciences sociales, comme à Toulouse d'ailleurs, sur le thème des femmes. Le Cedref, animé par Hélène Rouch et Claude Zaidman, était un de nos

---

²⁶ Michelle PERROT, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris 1998, p. XI-XIII. Michelle PERROT, *Mon histoire des femmes*, Paris, Seuil, 2006.

lieux d'échanges.²⁷ Et en 1980 la revue *Pénélope, pour l'histoire des femmes* a vu le jour, permettant de faire autour de thèmes le point des recherches historiques en cours.²⁸ Cette revue, et le séminaire informel commun tenu pendant des années entre historiennes à la Maison des sciences de l'homme à Paris, ont permis de former le creuset des auteur.e.s des volumes de *L'Histoire des femmes en Occident*.

Catherine Valenti : Je crois qu'au départ vous n'étiez pas très favorable au nom de Pénélope.

Pauline Schmitt Pantel : En effet, parce que je croyais connaître Pénélope. Et pour moi c'était une dame qui n'avait pas fait grand-chose de sa vie ! Donc quand mes amies ont proposé ce nom pour la revue, j'étais contre. Mais aujourd'hui je suis très ennuyée d'avoir eu cette réaction, car j'ai regardé d'un peu plus près les textes concernant Pénélope dans *l'Odyssée* et je trouve que d'une certaine manière elle n'a pas mal résisté ! Mais dans les années 1970, Pénélope était pour moi la figure de la femme au foyer.

Catherine Valenti : On a parfois l'impression que cette histoire du genre continue de susciter des réticences, en tout cas elle en a suscité par le passé. Vous avez rappelé qu'à la fin des années 1980-début des années 1990, il y avait une certaine frilosité des éditeurs, d'ailleurs l'entreprise de *L'Histoire des femmes en Occident* c'est au départ un éditeur italien.

Pauline Schmitt Pantel : C'est l'éditeur Laterza qui en a eu l'initiative et les cinq livres sont parus d'abord en italien. Le projet d'une histoire des femmes ne rencontrait pas l'enthousiasme des éditeurs en France. Après le succès italien, ce fut différent pour la traduction en français, finalement remportée par les éditions Plon.

Catherine Valenti : N'aurait-il pas fallu l'appeler histoire du genre justement ?

Pauline Schmitt Pantel : Non, parce qu'au début des années quatre-vingt-dix, quand est paru cet ensemble de cinq volumes, il était important de faire sortir les

---

²⁷ Françoise BASCH et alii, *Vingt-cinq ans d'études féministes. L'expérience Jussieu*, Paris, Cahiers du CEDREF, 2001.

²⁸ *Pénélope* est paru de 1980 à 1985. Chaque numéro traitait d'un thème, parmi eux : l'éducation des filles et l'enseignement des femmes, les femmes et la création, les femmes et la science, la femme soignante, femmes et violence, femmes et techniques, femmes au bureau, mémoire de femmes...

femmes de l'oubli. Je ne récus pas du tout ces vingt ans d'écriture d'une histoire des femmes : on ne pouvait pas passer à une histoire du genre avant d'avoir démontré que les femmes existaient en histoire, dans tous les domaines, dans tous les documents, à toutes les époques. C'était une étape absolument essentielle qui était de plus portée par un mouvement militant féministe comme je l'ai dit. Et comme Georges Duby et Michelle Perrot le rappellent dans l'introduction générale de *l'Histoire des femmes en Occident*, dès le début cette histoire se voulait « une histoire des rapports des sexes plus que des femmes. »²⁹ D'emblée également nous avons travaillé avec des chercheuses et des chercheurs d'autres pays que la France, je pense en histoire ancienne en particulier à Beate Wagner.³⁰

L'histoire du genre telle qu'elle est menée aujourd'hui est, à mes yeux, redevable à l'histoire des femmes de son existence même, mais sa problématique est différente. Elle est d'ailleurs elle-même en constant mouvement.³¹

Catherine Valenti : Oui. Et puis vous avez évoqué aussi dans votre conférence en 2009 (malheureusement je n'ai pas réussi à me procurer l'ouvrage pour aujourd'hui) un petit livre sur les *Dieux et déesses de la Grèce expliqués aux enfants* et il y a eu un problème pour la couverture avec les éditions du Seuil. Pourriez-vous nous rappeler cette histoire ?

Pauline Schmitt Pantel : C'est une histoire banale mais symptomatique de la difficulté d'imposer la parité il y a dix ans encore. Je la résume. Les éditions du Seuil m'ont proposé d'écrire un petit livre sur la religion grecque dans une série de livres destinés aux enfants. Le manuscrit rédigé et rendu, l'éditrice me dit que le titre choisi est : *Dieux et héros de la Grèce...* Or j'avais écrit mon livre en mettant autant l'accent sur les déesses que sur les dieux, sur les héroïnes que sur les héros. Cette quasi-parité me semblait importante pour rendre compte du polythéisme grec et je voulais justement l'expliquer aux enfants. Les arguments de l'éditrice étaient que le genre masculin indiquait dans la langue française le tout, et que le

²⁹ Georges DUBY et Michelle PERROT, « Introduction », *Histoire des femmes en Occident*, I. *L'Antiquité*, sous la direction de Pauline SCHMITT PANTEL, Paris, Plon, 1991, p. 17.

³⁰ Beate WAGNER, *Zwischen Mythos und Realität, Die Frau in der frühgriechischen Gesellschaft*, Frankfurt am Main, Herchen Verlag, 1982. Beate Wagner est l'éditrice de *l'Histoire des femmes I. L'antiquité* en allemand.

³¹ Violaine SEBILLOTTE CUCHET et Nathalie ERNOULT, (dir.), *Problèmes du genre en Grèce ancienne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007. Sandra BOEHRINGER, Violaine SEBILLOTTE CUCHET, *Hommes et femmes dans l'Antiquité grecque et romaine. Le genre : méthode et documents*, Paris, Armand Colin, 2011. Sandra BOEHRINGER, Adline GRAND-CLÉMENT, Sandra PÉRÉ-NOGUÈS et Violaine SEBILLOTTE CUCHET, « Celles qui avaient un nom. Eurykléa ou comment rendre les femmes visibles », *Pallas* 99, 2015, p. 11-19.

service de communication trouvait ce titre plus vendeur. Dans une conversation un peu houleuse j'ai défendu mon point de vue (je voulais intituler le livre « Dieux et déesses, héros et héroïnes, etc. »). Comme mon interlocutrice semblait juger mes propos d'un féminisme dépassé, je me suis dirigée vers la porte avec mon manuscrit sous le bras. Et l'accord s'est fait sur le titre « Dieux et déesses ». Quinze jours plus tard, j'ai reçu la première de couverture qui figurait un énorme dieu et derrière une petite prêtresse (vous savez, la petite prêtresse crétoise) qui trottnait derrière. Je suis revenue furieuse voir l'éditrice qui me donna cette fois des arguments d'ordre esthétique, le choix était celui du graphiste etc... Je voulais, on s'en doute, que le dieu et la déesse aient la même taille. Et quand le livre est sorti, à ma grande surprise, et à ma grande joie, la gracieuse prêtresse était au centre de l'image et le dieu sur le bord droit, quasiment coupé en deux. Ce n'est qu'une anecdote, mais elle montre que nous devons mener une lutte constante pour rendre visible la parité entre femmes et hommes dans tous les domaines de la société. Or de nombreuses études montrent que ce n'est pas le cas dans les livres d'histoire que lisent les enfants.

Catherine Valenti : À ce propos j'ai vu sur la notice Wikipedia qui vous est consacrée que, à la rubrique profession, il est écrit historien.

Pauline Schmitt Pantel : Ah bon ?

Catherine Valenti : Ne faudrait-il pas mettre historienne ?

Pauline Schmitt Pantel : Si, si, je ne savais même pas que j'avais une notice Wikipedia.

Catherine Valenti : Peut-être maintenant une question plus générale sur l'engagement. Je vais revenir sur la figure de Pierre Vidal-Naquet. Je suis désolée parce que vous en avez déjà beaucoup parlé, et vous lui avez consacré des contributions, notamment dans l'ouvrage dirigé par Véronique Sales en 2003 sur les historiens, puis vous étiez venue nous parler de lui ici à Toulouse, en 2011, lors d'une journée d'étude consacrée aux antiquisants engagés du ^{xx}e siècle.³² Tout à l'heure vous avez dit, en réponse à une question, qu'à l'époque où il était votre enseignant, vous admiriez davantage l'homme engagé dans le contemporain que l'historien de

---

³² Pauline SCHMITT PANTEL, « Pierre Vidal-Naquet, "Écrire et vivre en historien" », Véronique SALES (ed.), *Lire les Grands Historiens*, Paris, 2003. Pauline SCHMITT PANTEL, « Pierre Vidal-Naquet, historien engagé. Autour de l'Affaire Audin », *Anabases* 15, 2012, p. 11-25.

l'Antiquité. Or dans le volume dirigé par Véronique Sales vous écrivez que même quand Pierre Vidal-Naquet prenait part à des débats contemporains, il voulait, je cite, « rester historien avant tout et ne jamais prendre l'habit du partisan ». N'y a-t-il pas une contradiction entre l'engagement dans les combats du présent, qui suppose une implication sans réserve de l'individu, et ce que Pierre Vidal-Naquet appelait lui-même la trahison de l'historien, c'est-à-dire le fait que tout historien a des valeurs et s'engage, mais doit néanmoins toujours garder cette distance qui lui évite l'identification totale à son sujet ? Comme vous le rappelez, la trahison fondamentale de l'historien est qu'il ne peut jamais adhérer totalement, ou pour le dire autrement, comme vous l'écrivez : « le métier d'historien apprend à n'être inconditionnel de personne ». Comment est-ce compatible : la réflexion et le recul de l'historien et en même temps l'engagement dans les combats contemporains puisque Pierre Vidal-Naquet a été très engagé comme vous l'avez rappelé ?

Pauline Schmitt Pantel : C'est une question compliquée, intéressante aussi. Comment est-ce compatible ? Je pense que ce sont deux domaines différents. Quand on s'engage dans une cause, on n'est pas forcément l'historien de cette cause et on n'a pas forcément le même regard critique sur la cause pour laquelle on milite, il me semble. Quand on est historien et qu'on est chargé de faire l'histoire – comme Pierre Vidal-Naquet le faisait d'ailleurs très bien – de la torture durant la guerre d'Algérie, là on est obligé de faire sienne la méthode de la démarche historique. Quand je réfléchissais sur *L'Affaire Audin*, un des premiers livres d'histoire de Pierre Vidal-Naquet³³, j'avais trouvé très intéressant justement ce moment que j'avais cru cerner, à l'intérieur de l'écriture du livre, où Pierre Vidal-Naquet se décide à mettre de côté le témoignage de Josette Audin sur la manière dont s'était passée l'arrestation de son mari, et où il prend la parole en tant qu'historien.³⁴ Quand on regarde la correspondance entre Pierre Vidal-Naquet et Josette Audin, on s'aperçoit que pendant longtemps, à l'intérieur de la rédaction de ce petit livre, Pierre Vidal-Naquet veut laisser une place au témoignage de la femme de Maurice Audin. Puis au fur et à mesure que la rédaction du livre avance, il est moins sûr, il est évasif sur la place à donner au témoignage et après, quand le livre paraît, il n'y a plus de témoignage. C'est Pierre Vidal-Naquet qui a pris en charge le récit, en endossant l'habit d'historien. Peut-être a-t-il pensé que si le récit apparaissait comme un témoignage de Josette Audin, il paraîtrait moins

---

³³ Pierre VIDAL-NAQUET, *L'affaire Audin*, Paris, Les Editions de Minuit, 1958. Republié avec deux nouveaux textes sous le titre : *L'affaire Audin, (1957-1978)*, Paris, Les Editions de Minuit, 1989.

³⁴ Pauline SCHMITT PANTEL, « Pierre Vidal-Naquet, historien engagé. Autour de l'Affaire Audin », *Anabases* 15, 2012, p. 11-25.

crédible que le récit, à distance, d'un historien, sur les faits. Il ne me semble pas incompatible de prendre cette distance lorsqu'on est dans la peau de l'historien chargé de construire un récit d'histoire et de militer à l'intérieur d'une cause. Ou alors on ne militerait jamais à l'intérieur d'une cause si on devait réfléchir d'abord en historien sur cette cause.

Corinne Bonnet : Oui, et puis il me semble au fond qu'être militant d'une cause ne veut pas dire être borné ou sans aucun recul. Certes il y a une forme d'adhésion.

Catherine Valenti : Oui, alors que l'historien ne doit pas adhérer.

Pauline Schmitt Pantel : Engagement et travail de recherche ne vont pas forcément de pair. J'ai vécu cela dans le décalage entre le moment où j'ai participé à la création du cours sur l'histoire des femmes et où je militais dans le mouvement féministe, et le début d'une recherche personnelle sur la place des femmes dans l'Antiquité. Il y a eu quinze ans de différence, durant lesquels j'ai fait deux longs séjours aux États Unis, à Princeton et à Washington, qui ont été très formateurs, ils m'ont permis de rencontrer le milieu des *Women's Studies* dont l'anthropologue Annette Weiner.³⁵ Dans un premier temps j'ai donc proposé un regard historiographique sur les recherches en cours qui étaient de plus en plus nombreuses dans le domaine des « classics ». J'ai écrit plusieurs articles, sur la manière dont on écrit l'histoire des femmes dans les années 1970, dans les années 1980, dans les années 1990, en essayant de voir les décalages et les avancées. C'est seulement après que j'ai pensé pouvoir aussi étudier des thèmes précis portant sur le genre dans l'Antiquité. Et plus récemment encore, j'ai commencé une enquête sur le genre chez Plutarque qui, je l'espère, aboutira à un livre.³⁶ Le regard historiographique, très en prise sur l'histoire en train de se faire, a précédé une recherche sur les femmes et le genre dans le monde grec.

Sandra Péré-Noguès : Je crois savoir que vous avez pris aussi d'autres voies d'engagement très importantes aujourd'hui. Est-ce qu'il y a un fil conducteur dans ce parcours (parce qu'il y a le parcours de l'historienne mais il y a aussi le parcours de la citoyenne) ?

---

³⁵ Annette B. WEINER, *Women of Value, Men of Renown*, Austin, University of Texas Press, 1976. Traduction française : *La richesse des femmes ou comment l'esprit vient aux hommes*, Paris, Seuil, 1983.

³⁶ J'ai publié plusieurs articles depuis 2009 sur les « Vertus de femmes » et les « Histoires d'amour » de Plutarque.

Pauline Schmitt Pantel : Je dirais que mon engagement le plus important a été mon métier d'enseignante, je l'ai vécu comme cela. J'aimais faire passer ce qui me tenait à cœur auprès d'un public toujours changeant mais toujours aussi vivant. Et j'essayais de faire réfléchir les jeunes sur des sujets touchant à la citoyenneté par les mille voies qu'offre pour cela l'histoire ancienne, y compris en allant avec eux en voyage. J'ai trouvé ce métier formidable quel que soit le niveau des enseignements. Quand j'ai dirigé l'école doctorale d'histoire à Paris 1, j'ai passé cinq années magnifiques avec les doctorants, qui ont une idée toutes les trois minutes, savent comment il faut refaire le monde, vous disent comment on doit faire une revue, etc. Ils sont souvent plus intéressants à écouter que les collègues. J'ai eu le même type d'expérience en créant avec Louise Bruit Zaidman la « jeune équipe » de recherches du nom de « Phéacie »³⁷. En y réfléchissant, je trouve donc que le métier d'enseignant est un véritable engagement social et je pense que beaucoup de gens pensent la même chose ici autour de la table.

Mais votre question porte sur ce que je fais à l'heure actuelle, c'est-à-dire mon travail auprès des migrants. Dans ce cas aussi la chance m'a souri. Quand j'ai pris ma retraite, j'ai souhaité garder une insertion sociale. Je connaissais l'action de la Cimade (une association qui s'occupe des personnes sans-papiers, des migrants). J'ai posé ma candidature pour devenir bénévole ; lors d'un entretien on m'a demandé ce que j'avais fait auparavant, et j'ai dû mentionner mon métier d'enseignante et mon intérêt pour l'histoire des femmes. Lors d'un deuxième entretien, j'ai rencontré une responsable qui s'occupait d'une permanence intitulée : « personnes étrangères victimes de violence ». Après avoir reçu une formation juridique et suivi des semaines de stage, j'ai intégré cette équipe. Et là je dois dire qu'un monde s'est ouvert à moi et s'ouvre encore devant mes yeux. J'ignorais absolument tout du droit des étrangers, de l'accompagnement des personnes en grande précarité, des situations de violence absolument inouïes auxquelles toutes ces femmes migrantes sont confrontées. J'ignorais tout des itinéraires de demandeurs d'asile et des démarches pour obtenir un titre de séjour. Mais j'ignorais tout aussi de la vie quotidienne en Seine-Saint-Denis ou dans le Val-de-Marne dans les hôtels du Samu social, du fameux 115. J'ignorais tout de la manière dont on était « accueilli » dans un commissariat, des parcours d'obstacle devant les préfectures, des centres de rétention administrative. Et puis j'ai découvert des personnes absolument extraordinaires. Le fait d'être sans papiers, pour les femmes en tout cas dont j'écoute les histoires, est une des grandes négations des droits de l'Homme en France aujourd'hui.

---

³⁷ L'équipe de recherches : *Phéacie*. Les pratiques culturelles dans les sociétés grecques et romaines, 2000-2010, regroupait des doctorants et des chercheurs des universités Paris 1 et Paris 7. Les recherches ont été publiées dans plusieurs ouvrages collectifs.

Sara Patané : Je voulais vous demander quel est votre rapport à l'enseignement et à la transmission. Vous nous avez déjà donné une très belle réponse. Voulez-vous y revenir et y ajouter quelque chose ?

Pauline Schmitt Pantel : J'ai effectivement parlé tout à l'heure de mon rapport à l'enseignement à propos de l'engagement. Disons que l'enseignement a toujours été pour moi l'horizon professionnel que j'avais choisi. Quand à la fin de mes études, j'ai passé les concours de recrutement de l'enseignement, je pensais devenir professeur de collège et de lycée, je ne pensais pas entrer à l'université. Je pense que Mai 68 et la contestation du cours magistral, des manières traditionnelles d'enseigner, l'ouverture vers la pluridisciplinarité, avaient relancé l'intérêt pour cette profession. Et ma génération a eu la chance de pouvoir entrer tôt à l'université en raison du grand nombre de créations de postes après 1968 (loi Edgar Faure). Dans mon cas, je suis arrivée à Paris 7-Jussieu, dans l'UFR d'histoire et géographie qui venait d'être créée par des historiens qui étaient en rupture avec l'ancienne Sorbonne. Après 1968, les historiens de la faculté d'histoire de la Sorbonne pouvaient choisir comme nouveau lieu d'enseignement entre trois universités différentes: Paris 4, Paris 1 et Paris 7. Les historiens qui ont participé à la fondation de Paris 7, étaient d'une part, des historiens du Tiers-Monde, menés par des historiens spécialistes de l'Asie, qui étaient du point de vue politique, maoïstes, en particulier Jean Chesneaux, très impliqués aussi dans la réflexion sur la décolonisation, et d'autre part des historiens comme Robert Bonnaud, Catherine Coquery, Emmanuel Le Roy Ladurie, Michelle Perrot, Daniel Roche, et bien d'autres, qui voulaient renouveler l'enseignement de l'histoire. Le ronronnement de l'ancienne Sorbonne les ennuyait, ils voulaient mettre en avant une pédagogie et des thématiques nouvelles et eux-mêmes, du point de vue politique, étaient de gauche. L'ambiance pédagogique dans laquelle je suis arrivée, étant jeune assistante à ce moment-là, avec mes autres camarades assistants, était formidable. Nous étions intégrés dans des « unités de valeur » qui proposaient l'enseignement d'un thème transversal en histoire et qui étaient centrés sur la méthode. Le cours de base, que dirigeait Jean Chesneaux, s'appelait « lecture historique de l'actualité ». Il fallait choisir chaque semaine un événement, voir comment trois journaux différents le traitaient (par exemple *L'Humanité*, *Le Monde* et *Le Figaro*), puis donner aux étudiants un recul historique pour expliquer de façon critique comment les faits avaient été présentés. Très souvent, nous avions des étudiants beaucoup plus ancrés dans le militantisme que nous – les groupuscules gauchistes fleurissaient donc nous étions contestés dès que nous disions un mot « politiquement non correct ». C'était quand même une dure école de méthode, mais c'était passionnant.

La transmission se fait par l'enseignement et aussi, peut-être, par l'écriture de manuels. Écrire un manuel d'histoire grecque, comme je l'ai fait avec Claude

Orrieux³⁸, a été un prolongement de la didactique en œuvre dans nos cours. Quand avec Louise Bruit Zaidman³⁹, nous avons rédigé un manuel sur la religion grecque, nous voulions faire passer les recherches menées par Marcel Detienne, Jean-Louis Durand, Jean-Pierre Vernant, et bien d'autres, vers un public plus large. Il nous semblait extrêmement important de transmettre cette nouvelle façon d'étudier les cultes et le polythéisme, or il était difficile de plonger les étudiants directement dans un article de J.-P. Vernant comme *Hestia-Hermès* par exemple⁴⁰. Cet emploi de passeur est un des attraits de l'enseignement.

Sara Patané : Quel est, selon vous, l'avenir des jeunes chercheurs et des jeunes chercheuses dans le domaine des sciences de l'Antiquité ?

Pauline Schmitt Pantel : Je trouve cet avenir difficile pour plusieurs raisons.

La première : tout simplement, les gouvernements en France ne font pas d'efforts budgétaires suffisants pour créer et maintenir des postes dans l'université et dans les organismes de recherches. Je crois que cette année, il y a vingt-sept groupes de travaux dirigés parallèles en première année d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Dix-sept personnes non titulaires du supérieur enseignent dans ces groupes, il faudrait créer trois ou quatre postes de maîtres de conférences titulaires pour les remplacer. Or en 2018 il n'y a eu aucun poste de maître de conférences d'histoire grecque mis au concours dans toute la France.

Cette incurie de l'enseignement supérieur qui ne crée pas de postes va de pair avec la tendance à la précarisation des jeunes enseignants et des jeunes chercheurs. Personnellement, je trouve que le système des post-doctorats qui s'est mis en place il y a quelques années est une marche vers ce que l'on connaît en Allemagne ou ailleurs en Europe : des docteurs, post-docteurs, qui arrivent à 40-45 ans et qui ne sont pas titulaires. S'ils arrivent à avoir un poste de titulaire, ils auront passé 15 ou 20 années de leur vie dans la précarité : ce ne sont pas de bonnes conditions pour faire de la recherche et de l'enseignement, ni pour avoir des projets de vie. Le système qui se met en place en France avance dans cette direction, non seulement avec les post-doctorats, mais aussi avec tous les contrats

³⁸ Claude ORRIEUX et Pauline SCHMITT PANTEL, *Histoire grecque*, Paris. P.U.F., 1995 (3^e ed. mise à jour, 2016).

³⁹ Louise BRUIT ZAIDMAN et Pauline SCHMITT PANTEL, *La religion grecque*, Paris, Armand Colin, 1989 (5^e édition 2017).

⁴⁰ Jean-Pierre VERNANT, « Hestia-Hermès. Sur l'expression religieuse de l'espace et du mouvement chez les Grecs », *L'Homme*, 1963, 3, p. 12-50, repris dans *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, Paris, Maspéro, 1965, 3^e édition : Paris, La Découverte, 1990, p. 155-201.

européens. Cet argent pourrait être en partie dépensé également pour créer des postes de titulaires pour les jeunes générations.

(Silence)

C'est peut-être une vision pessimiste...

Corinne Bonnet : Non, moi je pense au contraire que c'est une vision optimiste ! Comprenez-moi bien, dans le sens où la tendance n'est pas du tout celle-là. On voudrait que ce soit comme cela, mais la tendance est aux appels à projets, aux financements sur projets et aux contrats liés à des projets.

Pauline Schmitt Pantel : Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je voudrais que ce soit autre chose mais...

Corinne Bonnet : On aimerait tous que ce soit autre chose mais en même temps quand on entend les instances décisionnelles, non seulement, ce n'est pas autre chose, mais elles insistent sur cette orientation-là. On est pris au piège. Je suis bien placée pour en parler puisque malheureusement j'alimente les situations précaires et en même temps, offrir un post-doc de cinq ans à quatre ou cinq personnes... Qu'est-ce qu'on fait ? On dit « non, je ne touche pas à ces choses-là ou bien oui je le fais. Et après tout, cinq ans de post-doc, c'est sans doute le tremplin idéal pour ensuite sortir de la précarité. » Votre vision est optimiste dans le sens où malheureusement les pouvoirs publics, en France comme ailleurs, – c'est vraiment une tendance mondiale, – ne vont pas dans le sens de renforcer les postes de titulaires et au contraire misent sur les projets avec des contrats qu'ils estiment plus visibles dans ce qu'ils appellent le « paysage de la recherche ».

(Silence)

Puisque j'ai la parole, j'enchaîne ! Vous venez d'évoquer votre expérience de Paris 7 en expliquant qu'à l'époque, il y avait cette envie de renouveler l'enseignement, mais aussi certainement l'envie, le désir, peut-être le besoin aussi, de renouveler les approches en termes de recherche. Entre les deux, il y a un lien constant. Vous évoquiez le plaisir à écrire un manuel pour faire passer tout ce que la recherche nous apprend sur la complexité des choses. Et vice-versa, combien de fois, en faisant cours, en discutant avec les étudiants, on s'aperçoit d'une idée. Renouvellement de l'enseignement et de la recherche donc à l'époque de Paris 7 et puis aujourd'hui. Je voudrais évoquer ça avec vous. Et je dirais, en reprenant le titre de Michel Wieviorka, *Les sciences sociales en mutation*, qu'on peut dire que l'histoire est aussi en perpétuelle mutation. J'ai essayé de vous apporter quelques tendances actuelles pour vous inviter à y réagir.

On fonctionne avec la notion de « turn ». On a des tournants en permanence désormais dans l'historiographie. À force de tourner, je pense qu'on va finir par tourner en rond mais ce n'est pas grave ! Par exemple : les émotions. Ces dernières

années, on a beaucoup mis en avant l'émotion. Que peut-on faire avec cela ? Autre sujet qui a beaucoup fait discuter : la notion de réseau, une thématique à laquelle on pourrait raccrocher l'articulation local-global, ce qu'on appelle parfois l'histoire connectée. Nous qui pratiquons l'histoire grecque (et pas que) à l'échelle de la Méditerranée, ça nous parle. Qu'est-ce que vous, personnellement, vous faites avec cela ? On s'est intéressé aussi à l'histoire des objets avec de jolies publications autour de cette notion. Je voyais annoncé pas plus tard qu'hier un article sur la choséité du sacré. Autre thématique stimulante qui nous vient des anthropologues, je pense à Florence Dupont, le travail sur l'*emic* et l'*etic*. Penser les choses avec les catégories indigènes ? J'aime bien par exemple ce que fait Pierre Vesperini avec la philosophie de l'Antiquité⁴¹. Penser les savoirs, les disciplines mais pas que, penser la religion, penser le politique, ce que font Vincent Azoulay ou Paulin Ismard avec les catégories indigènes. Est-ce que ça marche ? Jusqu'à quel point ? Parce qu'on a toujours besoin de l'*etic*. Avant-dernière proposition : les sciences cognitives ; ce que Pascal Boyer, à propos de l'approche cognitiviste des religions, appelait « les mains invisibles », cette tendance à naturaliser les comportements culturels par le biais du recours aux neurosciences. Dans l'histoire des religions, je crois que le monde anglo-saxon est très tenté par ce tournant cognitiviste et comme historienne des religions, je ne vois pas trop ce que je peux en faire.

Enfin, *last but not least*, puisque nous sommes à Toulouse, la réception de l'Antiquité. Qu'est-ce qu'on fait avec cela ? Nous à Toulouse, on fait beaucoup de choses ! Cet entretien est destiné à *Anabases*. Est-ce que c'est quelque chose qui vous inspire, que vous pratiquez ?

Voilà quelques directions, plus ou moins neuves, qui pourraient, qui sont peut-être en train de renouveler l'histoire de l'Antiquité.

Pauline Schmitt Pantel : Alors, comme je le dis quelques fois, je n'ai pas la tête théorique. Donc d'une certaine manière... Pascal me regarde en faisant les gros yeux (rires) !

Pascal Payen : Mais non ! (rires)

Pauline Schmitt Pantel : Donc je suis un peu désarçonnée par ces questions et je ne vais sans doute pas pouvoir répondre à toutes !

Les émotions. Ce que j'ai lu jusqu'à présent sur les émotions dans l'Antiquité ne m'a pas paru renouveler significativement le champ de l'histoire ancienne. J'ai eu l'impression, peut-être à tort, qu'il s'agissait plutôt de faire entrer sous une

---

⁴¹ Cf. P. VESPERINI (dir.), *Philosophari. Usages romains des savoirs grecs sous la République et sous l'Empire*, Paris, 2017..

notion à la mode des thèmes traités de façon très classique plus par des philologues spécialistes de la littérature que par des historiens. L'absence de prise en compte du contexte historique dans la plupart des études m'étonne. Donc je suis réservée, disons, sur l'existence même d'une « histoire » des émotions antiques. J'aime bien votre image de bulle, une bulle de savon scintille, tournoie et se désagrège. J'attends en revanche qu'Évelyne Scheid-Tissinier publie son livre sur la colère, car je trouve qu'il y a là un sujet important pour le monde grec qui touche à plusieurs domaines différents de l'histoire.⁴²

Dans un domaine proche et différent à la fois, je suis avec attention le nouveau champ de recherches autour du sensible, né lui aussi des travaux des anthropologues. Comme l'explique Adeline Grand-Clément, « c'est en appréhendant l'ensemble des données sensorielles que l'on peut espérer rendre compte des modes de perception et des représentations symboliques d'une société différente de la nôtre »⁴³, et l'exposition actuelle du Musée Saint-Raymond est une introduction convaincante à l'étude du sensible qui met l'accent sur sa dimension pluridisciplinaire.

La notion de réseau m'intéresse. À l'échelle de la Méditerranée, les travaux d'Irad Malkin et les vôtres bien sûr sont un exemple du renouvellement que peut apporter l'utilisation de cette notion venue de la sociologie. Mais je vais prendre un exemple plus proche de mes propres recherches. La notion de réseau, appliquée à l'explication des changements sociaux et politiques, vient sinon contester, en tout cas complexifier, l'approche que nous avons proposée du passage du monde grec archaïque au monde classique. Pierre Vidal-Naquet, Pierre Lévêque, Claude Mossé et beaucoup d'autres historiens ont fait de la réforme de Clisthène une véritable révolution qui aurait permis à la cité athénienne classique de naître en mettant au centre de son fonctionnement les institutions politiques, et nous avons ainsi insisté à leur suite sur le travail de tri et de centralisation de la cité d'époque classique. Or les récentes recherches qui s'appuient sur la notion de réseau ont montré, me semble-t-il de façon convaincante, que des groupes sociaux, des associations qui fonctionnaient déjà à l'époque archaïque, ont continué à œuvrer pour le renforcement de la communauté à Athènes, et que ces réseaux étaient connectés les uns avec les autres, mais à des niveaux différents de l'expérience

---

⁴² Pour une mise au point sur le thème des émotions voir Evelyne SCHEID-TISSINIER, « Du bon usage des émotions dans la culture grecque », dans Pascal PAYEN, Evelyne SCHEID-TISSINIER (éd.), *Anthropologie de l'Antiquité. Anciens objets, nouvelles approches*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 263-290.

⁴³ Adeline GRAND-CLÉMENT, « L'étude du sensible : un défi pour l'historien », dans *Rituels grecs, une expérience sensible*, Catalogue de l'exposition présentée au Musée Saint-Raymond, Coordination éditoriale Evelyne UGAGLIA, Adeline GRAND-CLÉMENT, Toulouse, MSR, 2017, p.15.

politique⁴⁴. L'étude de la vie religieuse par exemple révèle l'usage partagé d'un sanctuaire ou une fête organisée par plusieurs dèmes. Ainsi l'explication de la formation du territoire civique ne doit plus être menée selon une perspective hiérarchique mais selon une perspective horizontale. Je suis convaincue par la nouvelle perspective que proposent les contributeurs de « Clisthène et Lycurgue d'Athènes », et par le fait qu'il faille nuancer voire abandonner l'idée de rupture ou de révolution clisthénienne et proposer une nouvelle description du processus d'élaboration de l'identité civique⁴⁵. Ce processus passe, en un temps où le politique n'est pas institué comme un domaine spécifique de la vie en commun, par la constitution d'une force collective puis l'élaboration d'une réforme dont l'enjeu est de créer des formes de circulation entre différentes structures communautaires. La réforme vise moins à instaurer une forme de centralité civique qu'à égaliser entre elles les différentes parties du territoire. Le politique n'est plus pensé dans ce livre sur le mode de l'attachement inconditionnel à une totalité civique. Il réside dans les médiations et les articulations entre différentes communautés qui sont hiérarchisées. Il me semble que la notion de réseau est au cœur de ce changement de regard sur la réforme clisthénienne, de la révolution à la médiation.

Reconnaître l'importance des réseaux conduit à s'interroger sur la définition du politique. J'avais proposé dans *La cité au banquet* de faire une place à ce que j'appelais « les pratiques collectives » (comme les repas publics) dans le processus de construction de la citoyenneté⁴⁶. Des études ont tenu compte de cette hypothèse et l'ont poussée plus loin. Et je suis en accord avec l'état des lieux du politique proposé par Vincent Azoulay et Paulin Ismard qu'ils concluaient ainsi : « A notre sens le politique se définit à la croisée des institutions et des pratiques sociales, combinant en somme la cité des juristes et celle des anthropologues »⁴⁷. Ou encore avec l'affirmation de Vincent Azoulay selon laquelle : « Il n'est plus possible d'établir une distinction tranchée entre d'une part des institutions spécifiquement

⁴⁴ Paulin ISMARD, *La cité des réseaux. Athènes et ses associations VI^e-I^{er} siècle av. J.-C.*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010.

⁴⁵ Vincent AZOULAY et Paulin ISMARD (dir.), *Clisthène et Lycurgue d'Athènes*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.

⁴⁶ Ce que j'ai voulu faire a été clairement présenté par Pascal PAYEN, « Pauline Schmitt Pantel en historienne » et par Paulin ISMARD, « Le public et le civique dans la cité grecque : hypothèse à partir d'une hypothèse » in Vincent AZOULAY, Florence GHERCHANOC et Sophie LALANNE, *Le banquet de Pauline Schmitt Pantel, Genre, Mœurs et Politique*, Paris Publications de la Sorbonne, 2012, p.11-22 et p.317-328.

⁴⁷ Vincent AZOULAY et Paulin ISMARD, « Les lieux du politique dans l'Athènes classique », in Pauline SCHMITT PANTEL et François de POLIGNAC ed., *Athènes et le politique*, Paris, Albin Michel, 2007, p.271-310.

politiques et d'autre part des pratiques collectives non politiques, relevant de l'histoire des mœurs ou de l'anthropologie. Les pratiques sociales ritualisées sont au fondement de la communauté civique et possèdent une fonction politique à part entière dans la mesure où elles définissent et expriment l'appartenance au groupe des citoyens »⁴⁸. Mais comme il est normal les recherches progressent et de nouvelles questions sont posées qui conduisent à formuler des réserves voire des critiques sur ce qui n'était qu'un instant T d'une réflexion sur le politique. Trois critiques de ma démarche finalement convergent, et je les prends au sérieux. Pascal Payen m'a fait remarquer que « analysée selon cette approche holiste la *polis* ignore les rapports de force, le conflit, le *kratos*, ce désir de prévalence, de victoire sur l'autre aussi bien à la guerre que dans les débats à l'assemblée »⁴⁹. Vincent Azoulay estime que « ce n'est que dans un cadre conflictuel que ces pratiques communautaires peuvent être revêtues d'une véritable force intégratrice ».⁵⁰ La critique de Paulin Ismard porte sur la confusion que j'établirais entre le public et le civique⁵¹. En deux mots, je dirai que je ne propose pas une définition du politique hors du temps et que je n'ai pas de la cité une vision irénique qui en ferait une utopique communauté du bien vivre. L'étude des inscriptions de l'époque hellénistique au contraire donne l'image d'une cité de notables où la distance sociale joue à plein à travers la pratique de l'évergétisme, où le *kratos* politique et économique est très présent, et les rapports de force quotidiens, même s'ils s'expriment sous la forme feutrée d'une liste de catégories de personnes invitées au banquet. Que l'enjeu ne soit pas celui de l'affrontement guerrier, mais de la reconnaissance civique par le décret voté à l'assemblée, n'enlève rien au caractère conflictuel de la vie en cité. Les pratiques communautaires sont certes utilisées et mobilisées par les discours en moment de crise, comme le remarque Vincent Azoulay, mais pas seulement, comme en témoignent de nombreux textes du V^e siècle et les décrets honorifiques postérieurs, et elles jouent à mes yeux un

⁴⁸ Vincent AZOULAY, « L'espace public et la cité grecque : d'un malentendu structurel à une clarification conceptuelle », in P. BOUCHERON et N. OFFENSTADT (éd.), *L'espace public au Moyen Âge*, Paris, PUF, 2011, p.63-76.

⁴⁹ Pascal PAYEN, *art. cité*, p.16.

⁵⁰ Vincent AZOULAY, « Repenser le politique en Grèce ancienne », *Annales HSS* 69-3, juillet-septembre 2014, p. 605-626 : « Le politique désigne un champ d'action diffus et non institutionnalisé, recouvrant l'ensemble des discours, des rituels et des pratiques collectives qui contribuent à forger au sein de la communauté, un sentiment d'appartenance partagée – processions, sacrifices, fêtes, banquets, distributions, chœurs ou représentation théâtrales... Encore faut-il immédiatement préciser – au risque de retomber dans une vision irénique du fonctionnement de la cité grecque – que ce n'est que dans un cadre conflictuel que ces pratiques communautaires peuvent être revêtues d'une véritable force intégratrice. » (p.619).

⁵¹ Paulin ISMARD, *art. cité*, p. 325.

rôle majeur dans le fonctionnement quotidien de la vie en cité. Elles ont bien une force intégratrice. Je pourrais maintenant parler d'un réseau des pratiques communautaires ! Est-ce parce que j'ai tendance à confondre le domaine public et le domaine civique ? Paulin Ismard fait remarquer que toutes les pratiques collectives ne participent pas de l'affirmation de l'identité civique, et qu'il faut davantage tenir compte des formes de discordance et de discontinuité entre les différentes échelles de la société athénienne à l'époque classique. Le domaine public désigne une entité plus vaste que le domaine civique, j'en conviens, et ce qui se passe sur l'agora ou dans un sanctuaire ne concerne pas nécessairement la définition de la citoyenneté. Il me semble avoir admis tout cela pour l'époque classique dès mon livre sur les repas publics, et n'avoir donné une place aux pratiques communautaires comme les banquets publics dans le champ du civique qu'à l'époque archaïque, à un moment où la définition de la citoyenneté n'est pas restreinte à la participation à un petit nombre d'institutions dites politiques. Ces questions ont été depuis retravaillées de façon très pertinente⁵². Et il faudrait aujourd'hui tenir compte de cette ample bibliographie sur le public et le privé comme sur le public et le civique pour mieux situer mon propos.

J'ai également compris en travaillant sur les mœurs, les *epitedeumata*, et en montrant leur place dans la construction de la figure de l'homme politique, qu'il existait davantage de permanences dans la configuration du politique grec entre l'époque archaïque et l'époque hellénistique que je ne l'avais écrit dans *La cité au banquet*. Bref, étudier la construction et les contours de la citoyenneté par le biais des croyances et des rituels, du genre, des pratiques communautaires et des mœurs est ce qui m'intéresse depuis le début de mes recherches. Autrement dit faire se rencontrer des domaines différents autour d'un sujet principal qui reste le citoyen dans sa communauté. Ce qui est toujours un sujet d'actualité.⁵³

En histoire grecque aujourd'hui la réflexion sur la citoyenneté est très vivante.⁵⁴ Un débat récent porte par exemple sur l'intégration des femmes dans la catégorie de la citoyenneté.⁵⁵ Le livre de Josine Blok sur la citoyenneté dans l'Athènes

⁵² Arnaud MACÉ, « Deux formes du commun en Grèce ancienne », *Annales HSS* 2014/3, p.659-688, où l'on trouve toute la bibliographie antérieure.

⁵³ Pauline SCHMITT PANTEL (dir.), *Citoyennetés et droits de l'homme*, Paris, Editions Hazan, 2016.

⁵⁴ Vincent AZOULAY, *Athènes, citoyenneté et démocratie au V^e siècle avant J.-C.*, Paris, Documentation française, 2016. Pascale BARTHÉLÉMY et Violaine SEBILLOTTE CUCHET (responsables du numéro), « Citoyennetés », *Clio, Femmes, Genre, Histoire*, n°43, 2016.

⁵⁵ Pierre FRÖHLICH, « La citoyenneté grecque entre Aristote et les modernes », *Cahiers Glotz*, XXVII, p. 91-136. Violaine SEBILLOTTE CUCHET, « Gender studies et domination masculine. Les citoyennes de l'Athènes classique, un défi pour l'historien des institutions », *Cahiers Glotz*, XXVIII (à paraître).

classique témoigne aussi de cette actualité.⁵⁶ Il touche à la fois à l'histoire du genre, de la religion et du politique, mais peut-être pas assez à celle des *epitedeumata*, des mœurs.

Corinne Bonnet a aussi évoqué l'histoire des objets. Je lis ce qui s'écrit dans ce domaine. Deux numéros de la revue *Gaia* ont par exemple proposé un intéressant dossier thématique sur « les objets de la mythologie grecque »⁵⁷ où plusieurs articles abordent le thème de l'objet et du sacré. Je pense aussi aux études des archéologues, des anthropologues, des historiens de l'art sur la vie des objets et la différence entre objet et chose.⁵⁸ Tout ceci m'intéresse car j'aimerais un jour faire une « biographie » d'un objet sur lequel je travaille depuis longtemps : la ceinture. En croisant tous les types de sources et plusieurs domaines de l'histoire, il serait possible de réfléchir aux usages de cet objet et à son attachement aux acteurs sociaux, dans la culture grecque.

Votre question porte enfin sur l'équilibre qu'il faudrait trouver entre une démarche émique qui consiste à penser avec les catégories indigènes, soit de l'intérieur du groupe social, et une démarche étique, qui utilise des notions extérieures au milieu étudié.⁵⁹ Cette tentative a déjà quelques années d'existence.

Corinne Bonnet : Quand je vois « Antiquité, territoire des écarts », je crois que c'est encore ce questionnement qui nourrit la démarche.

Pauline Schmitt Pantel : Sans aucun doute. Florence Dupont donne cette définition des écarts, terme qu'elle a emprunté à Yvonne Verdier⁶⁰ : « Ni dehors, ni dedans, les écarts appartiennent au village mais se tiennent à distance du centre. »⁶¹ Et elle explique ainsi la démarche du groupe de recherches qu'elle fédère : « Plus nous nous installons en tant qu'antiquisants anthropologues dans ces ailleurs anciens, mieux nous comprenons les catégories indigènes, c'est-à-dire grecques et romaines. Mais alors l'écart s'accroît d'autant avec les catégories contemporaines qui perdent leur évidence familière et gagnent à leur

⁵⁶ Josine BLOK, *Citizenship in classical Athens*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017.

⁵⁷ *Gaia* n°16, 2013 et n°17, 2014.

⁵⁸ Thierry BONNOT, *L'attachement aux choses*, Paris, CNRS ed., 2014

⁵⁹ Voir pour le monde antique la mise au point claire de Maurizio BETTINI, « Entre émique et étique. Un exercice sur le *Lars Familiaris* » dans Pascal PAYEN, Evelynne SCHEID-TISSINIER (éd.), *Anthropologie de l'Antiquité. Anciens objets, nouvelles approches*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 173-198.

⁶⁰ Yvonne VERDIER, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris Gallimard, 1979.

⁶¹ Florence DUPONT, *L'Antiquité, territoire des écarts*, Paris, Albin Michel, 2013, p.288.

tour en étrangeté. »⁶² La génération précédente, celle du Centre Louis Gernet, avait su souligner l'altérité des Grecs, mais, selon Florence Dupont, sans rompre totalement avec l'idée d'une continuité entre les Grecs et nous. C'est ce que tente de faire « L'antiquité, territoire des écarts », qui, en tant que groupe, est un lieu très vivant de réflexion critique sur le monde antique.

Je voudrais aussi parler d'un renouveau qui touche peut-être plus l'histoire ancienne que l'histoire globale : les recherches sur le polythéisme. Des livres collectifs et individuels nous invitent à penser différemment. Comment fonctionne un polythéisme, quels sont les rapports entre les dieux qui peuplent les récits traditionnels et ceux qui reçoivent les honneurs du culte ? Les figures divines sont-elles interchangeable ou possèdent-elles chacune une fonction précise, des domaines et/ou des modes d'action relativement stables ? Autant de questions auxquelles des livres apportent des réponses en proposant soit l'étude approfondie d'une figure divine⁶³, soit l'étude du polythéisme à travers une œuvre littéraire ou dans un contexte historique particulier⁶⁴, soit encore une réflexion générale sur la nature du polythéisme⁶⁵. L'accent est mis sur la polyvalence des divinités, sur la multiplicité des aspects des dieux, plus que sur leur complémentarité. La polyvalence des divinités était auparavant vue de façon spatiale : les dieux étaient polyvalents en fonction des lieux multiples de culte. Aujourd'hui cette polyvalence est présentée comme une des caractéristiques fondamentales du polythéisme. Cela me paraît important. Et la question qui m'intéresse aussi et que j'avais un peu abordée dans des entretiens de la Fondation Hardt, est la suivante : peut-on établir un rapport entre la religion polythéiste et la forme d'organisation en cité, voire même la forme d'un régime politique comme la démocratie⁶⁶ ?

⁶² *Ibid.*, p. 291.

⁶³ Gabriella PIRONTI, *Entre ciel et guerre. Figures d'Aphrodite en Grèce ancienne*, Liège, Kernos Suppl.18, 2007, Pierre ELLINGER *Artémis, déesse de tous les dangers*, Paris, Larousse, 2009, Vinciane PIRENNE-DELFORGE et Gabriella PIRONTI, *L'Héra de Zeus*, Paris, Les Belles Lettres, 2016.

⁶⁴ Corinne BONNET, *Les enfants de Cadmos*, Paris, De Bockard, 2014. Claude CALAME et Pierre ELLINGER (éd.), *Du récit au rituel par la forme esthétique*, Paris, Les Belles Lettres, 2017. Gabriella PIRONTI et Corinne BONNET (dir.), *Les dieux d'Homère*, Liège, Kernos Suppl. 31, 2017.

⁶⁵ Pierre SINEUX, *Qu'est-ce qu'un dieu grec ?*, Paris, Klincksieck, 2006. Philippe BORGEAUD, *L'Histoire des religions*, Infolio, CH, 2013. Maurizio BETTINI, *Eloge du polythéisme*, Paris, Les Belles Lettres, 2016.

⁶⁶ Pauline SCHMITT PANTEL, « Démocratie athénienne, démocratie moderne : le rapport à la religion », in *Démocratie athénienne – démocratie moderne : tradition et influences*, Entretiens sur l'Antiquité classique Tome LVI, Fondation Hardt, Genève, 2010, p. 355-394.

Corinne Bonnet : C'est une vaste suggestion car on trouve des polythéismes dans des cultures qui ne sont pas organisées sur le modèle des cités.

Et la question de la relation spéculaire entre le monde des dieux et le monde des hommes du point de vue hiérarchique, etc., je pense que c'est à la fois spéculaire et travaillé dans l'écart. Récemment, j'ai travaillé sur les assemblées des dieux chez Homère⁶⁷. Une partie de l'étude consiste à mettre en parallèle les scènes d'assemblée chez les hommes et les scènes d'assemblée chez les dieux : on voit qu'il y a du semblable et du différent. Vernant l'a montré depuis longtemps. Quand on parle des dieux, on fait toujours du semblable, du différent avec le même. Mais que la structure politique donne à réfléchir sur la structure du monde divin, ça j'en suis assez convaincue.

Pauline Schmitt Pantel : Oui, mais je voudrais faire la démarche inverse.

Corinne Bonnet : Pourquoi pas ? Ce que je vois quand je travaille sur le monde phénicien, c'est qu'on est certes dans un monde de cités mais qui sont des royaumes et où on a quand même une organisation plus pyramidale de la société divine, avec un couple de divinités protectrices et les autres. Alors peut-être, mais c'est à creuser, on a dans les cités grecques une façon de concevoir le panthéon ressemble plus à un réseau qu'à une pyramide.

Pauline Schmitt Pantel : Votre question à facettes multiples portait aussi sur les réceptions de l'Antiquité, si présentes à Toulouse. C'est un monde en soi. Quand j'ouvre la revue *Anabases*, je me sens pleine de curiosité pour un monde que je maîtrise très mal. Et je trouve très regrettable que l'on n'enseigne nulle part les traditions et réceptions de l'Antiquité.

Corinne Bonnet : Ici oui !

Pauline Schmitt Pantel : Ici à Toulouse, oui, mais dans les universités, cette dimension historiographique devrait être davantage enseignée pour que les étudiants aient le réflexe de penser ainsi. Votre revue *Anabases* me paraît remplir une fonction indispensable et je suis admirative devant sa capacité à rassembler une collectivité aussi variée de chercheurs confirmés et débutants, travaillant sur des sujets très divers de réceptions de l'Antiquité.

Corinne Bonnet : C'est nécessairement interdisciplinaire.

---

⁶⁷ C. BONNET, « Les dieux en assemblée », dans G. PIRONTI et C. BONNET (dir.), *Les dieux d'Homère* (Kernos Suppl. 31), Liège, 2017, p. 87-112.

Adeline Grand-Clément : Je crois que ce que vous dites sur l'absence d'enseignement dans les universités, hormis ici et peut-être dans d'autres établissements où il existe sous forme d'option, se traduit par le fait qu'il n'y a pas de manuel et donc pas d'outil de travail disponible pour les étudiants.

Ils sont obligés d'effectuer par eux-mêmes, ou suivant les conseils qu'on peut leur donner, des lectures qui ne sont pas forcément orientées dans cette direction-là hormis quelques publications d'articles. Mais des livres ou des manuels pour nos étudiants de L2 ou de L3 qui commenceraient à se pencher sur ça, il n'y en a pas.

Pascal Payen : C'est vrai qu'il n'y a pas de manuel disponible mais cela reste à construire à l'intérieur du cours avec des livres qui viennent de l'Antiquité et des livres qui appartiennent à l'époque moderne, et l'on voit dans le rapprochement que les uns sont « reçus » par les autres, sont retravaillés dans des configurations intellectuelles différentes. C'est le moyen que j'ai trouvé, en l'absence de manuel, de montrer comment ce champ de recherche qu'on appelle « la réception de l'Antiquité » se construit, doit être construit à l'intersection, à la croisée des Anciens et des Modernes.

Pauline Schmitt Pantel : Oui, pour poursuivre cette réflexion, on pourrait prendre l'exemple des livres de François Hartog qui sont très importants mais sont insuffisamment étudiés, me semble-t-il, en histoire ancienne.

Pascal Payen : Alors que le livre sur les « régimes d'historicité » est fondamental.⁶⁸ Mais effectivement je le résume, je le rappelle, je le mentionne, je l'intègre à la démarche, à l'avancée du cours.

Corinne Bonnet : C'est une lecture très exigeante, il faut être déjà intellectuellement solide pour cela.

Pauline Schmitt Pantel : Mais si l'on pense à notre propre expérience d'étudiant, ce sont ces livres lus pas à pas qui ont été importants pour notre formation.

Corinne Bonnet : Oui, ce sont ceux qui laissent une empreinte, qui marquent.

Pascal Payen : C'est une manière de nous dire aussi « rédigez donc vous-mêmes le manuel ! ».

---

⁶⁸ François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Le Seuil, 2003.

Pauline Schmitt Pantel : Les « historical turns » nous donnent le tournis, même si nous y débusquons sans mal des effets de mode, je partage l'opinion de Corinne Bonnet. Et parfois aussi nous retenons dans les démarches nouvelles seulement ce qui conforte notre propre pensée, sans réellement la mettre en cause. Mais je suis optimiste. Bien des chantiers ouverts en histoire ancienne renouvellent notre manière de comprendre le monde des cités. J'ai insisté sur le genre, la citoyenneté, le polythéisme parce que ce sont les domaines qui me sont les plus familiers.

Parmi les tentatives d'histoire globale, un thème est en train de renaître qui me paraît très important, c'est celui de l'esclavage. Des historiens de différentes époques et parties du monde travaillent ensemble à une histoire de l'esclavage en se fondant sur une démarche comparatiste soigneusement construite. En cheminant, ils vont forcément toucher à d'autres domaines de l'histoire, et pour l'Antiquité en particulier leur recherche peut ouvrir des pistes fructueuses.⁶⁹ Mettre à nouveau les esclaves au centre de l'histoire est aussi un signe des temps.

Et je voudrais terminer en évoquant le souvenir lumineux de Zoe Petre⁷⁰, une amie historienne de l'Antiquité, inlassable chantre de la démocratie grecque et actrice du retour à la démocratie en Roumanie.⁷¹

Pauline Schmitt Pantel

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
17, rue de la Sorbonne
75005 Paris
schmitt-pantel@wanadoo.fr

---

⁶⁹ Paulin ISMARD, « Ecrire l'histoire de l'esclavage », *Annales HSS*, 72-1, 2017, p.9-43.

⁷⁰ Zoe Petre, professeur d'histoire grecque à l'université de Bucarest, 1940-2017.

⁷¹ Texte original retranscrit par Thibaud Lanfranchi, relu par Pascal Payen, Sandra Péré-Noguès, Sara Patane, Corinne Bonnet, Adeline Grand-Clément, Catherine Valenti, amendé par Pauline Schmitt Pantel.